

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE, PRESIDENT

MAURICE LAFARGUE, Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres, entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui ne coûtent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abéille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Lundi, 7 septembre 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Avis au public

Nous prévenons nos lecteurs et le public en général que M. J. J. Thompson a été autorisé à solliciter des abonnements pour l'Abéille à partir de cette date.

Le droit naturel des parents à l'éducation de l'enfant

En ces premiers jours de septembre, les écoles paroissiales et publiques ouvrent leurs portes à des milliers d'enfants. Serait-il inopportun, à cette occasion, d'enseigner à ceux qui les ignorent et de rappeler à ceux qui les auraient oubliés, certains principes catholiques — et de bon sens — en matière d'éducation?

L'éducation est le développement graduel des diverses facultés de l'homme.

A qui appartient-elle de droit premier, sortant de la nature comme par une éclosion immédiate?

Les sentiments sur cette question se partagent, se nuancent. Les uns en font le monopole plus ou moins exclusif de l'Etat; les autres le réclament à titre égal pour les parents et pour l'Etat; d'autres enfin affirment le droit inaliénable des parents.

Nous osons dire qu'avec ces derniers que l'éducation de l'enfant appartient de droit naturel aux parents. Nous étudions le problème au point de vue du droit pur et strict. Les applications casuistiques rendues délicates et complexes par les conflits de religions et d'intérêts, n'entreront point en ligne. La solution de ce problème, toujours actuel depuis un siècle, dépend de la réponse à cette question: A qui appartient l'enfant? à la

famille? à l'Etat? ou bien à la famille et à l'Etat? alors à qui des deux de droit naturel et premier? Et puisque l'enfant est non-seulement fils mais encore citoyen, nous considérerons le droit à l'éducation de l'enfant dans la famille en elle-même, puis dans la famille unie sociale.

Dans la famille prise en elle-même, il semble que la propriété et, par voie de conséquence, le droit à l'éducation de l'enfant, soient indiscutables.

L'enfant, dit Saint-Thomas (2. 2. q. 10 a. 12) est par nature quelque chose du père. Formé du sang des parents, il est en quelque sorte leur partie. Si l'homme possède de droit naturel ce qu'il a en lui-même, de droit également naturel les parents possèdent ce qui est quasi eux-mêmes, leur enfant. D'où Aristote appelle l'enfant une séparation, une division des parents. La résidence de l'amour des parents pour leurs enfants comme pour d'autres eux-mêmes.

Quoi de plus nôtre que le sang de nos veines? Si l'on ne respecte pas cette propriété-là, quelle autre ne contestera-t-on pas? Notre sang, c'est nous-même, le véhicule de notre vie, ce qui nous conserve dans l'être, nous permet d'acquiescer d'autres perfections, de posséder autre chose que nous. Fondement de toutes nos autres possessions, lui-même ne nous appartenait-il pas? L'enfant issu de ce sang sera sans conteste la propriété du père et de la mère; de même que le fruit appartient premièrement à l'arbre qui le produit. L'effet, à la cause qui lui donne l'existence.

Propriétaires de l'être de l'enfant, les parents le seront-ils de son développement? Tant qu'il est dans le sein de sa mère, l'enfant, continue Saint-Thomas (ouv. cit.) ne se distingue pas des parents.

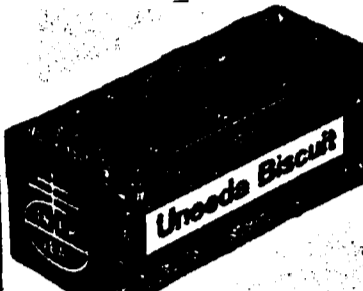
Après sa naissance et jusqu'à l'âge de discrétion, il demeure sous leur tutelle comme dans un sein spirituel. Avant qu'il jouisse de sa raison l'enfant ne diffère pas de l'animal irrationnel. De même que l'on dispose à son gré d'un bœuf ou d'un cheval comme d'un instrument nous appartenant en propre de par le droit civil, ainsi de droit naturel, le fils, avant l'âge de raison reste aux soins des parents. Le soustraire, avant cet âge, à leur sollicitude ou disposer de lui contre leur agrément, serait contraire à la justice naturelle.

Une autre considération de Saint-Thomas (Somme contre les gentils, liv. III, ch. 122) manifeste d'une manière frappante, le droit naturel des parents, le droit naturel des enfants.

Chez les animaux où la mère suffit à l'éducation des petits, le père et la mère ne restent pas ensemble. Chez ceux au contraire où la mère ne suffit pas seule, le couple demeure tout le temps nécessaire au premier élevage. Les petits de certains oiseaux par exemple, sont impuissants aussitôt après leur naissance, à trouver leur nourriture. Leurs parents la cherchent pour eux et la leur font prendre. La mère seule ne saurait suffire à cette tâche. C'est pourquoi la Providence a mis dans le père de ces oiseaux l'instinct de rester pour nourrir la couvée. La mère, chez l'espèce humaine, ajoute Saint-Thomas, ne suffit point à pourvoir seule à l'éducation de l'enfant: le multiple nécessaire à

Pourquoi le soda cracker est-il aujourd'hui un aliment universel?

Il est vrai qu'autrefois on mangeait aussi des soda crackers — mais le marchand les puisait dans un baril ou une boîte, pour les envelopper dans un sac de papier et arrivé chez soi, le croustillant et la saveur s'en étaient allés.



Les soda crackers — Uneda Biscuit — sont meilleurs que ceux faits autrefois — confectionnés dans les plus grands ateliers du monde — cuits à la perfection — emballés à la perfection — et parfaitement conservés jusqu'à ce que vous les puissiez frais et croustillants de leur emballage protecteur. Cinq cents.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

La vie requiert trop de préoccupations pour un seul. La nature remet ainsi aux parents, l'éducation de l'enfant.

La raison corrobore le témoignage de la nature. A qui donne l'être, disent les philosophes, appartient de le parfaire. Les êtres naissent débilés, insuffisants à eux-mêmes. Leurs causes ne peuvent les vouloir laisser dans cet état d'imperfection. L'intention de tout agent est de produire un être parfait, muni de tous les compléments requis par sa nature... Alors seulement l'être voulu existe tout entier.

Les différents domaines des êtres justifient l'axiome des philosophes. La plante, l'arbre ne laissent pas tomber leur fruit aussitôt après sa formation initiale. Le rosier conduit sa fleur à travers les phases diverses de l'éclosion jusqu'au complet épanouissement. Le pommier n'abandonne pas son fruit dans sa fleur ou son premier bourgeon; il le nourrit de sa sève jusqu'à maturité; il s'en détache alors, impuissant à lui donner davantage.

Dans l'ordre de la grâce apparaît la même économie. Dieu, autour de l'ordre surnaturel, ne se désintéresse pas de ceux qu'il appelle. Il leur donne la grâce initiale qui les constitue dans un ordre nouveau. Au moyen des vertus et des dons, il perfectionne la grâce première, la développe avec la coopération de l'âme. Cet être de grâce s'épanouira parfaitement dans la gloire, terme de son amélioration successive.

L'homme n'échappe pas à cette loi observée dans la nature et la grâce. Il donne naissance à une personne faible et imparfaite.

Produit de sa substance et de sa forme, il se doit de lui conserver l'existence. Aussi bien est-ce lui-même qu'il perpétue; et naturellement, tout être prend soin de sa conservation. En le développant, il se développe et se perfectionne.

Le père s'engage à satisfaire aux exigences de la vie qu'il donne à son enfant. En perfectionnant les puissances de cette vie, il réalise simplement la fin de son acte générateur. Le développement des facultés conditionne cette fin, le père la veut implicitement.

"Le perfectionnement complet de l'être humain ne comprend pas seulement l'éducation physique qui consiste à faire de l'enfant un homme; l'éducation intégrale embrasse aussi la culture de son intelligence, de son cœur, de son âme et de sa conscience. A l'impuissance physique s'ajoute pour l'enfant l'incapacité de vivre selon la loi morale. Audessus du corps il y a en lui l'âme raisonnable et libre; audessus de son bien corporel, son bien proprement humain. Il doit dompter ses viles tendances natives, s'exercer à vivre d'une façon permanente dans l'état de vertu, imprimer à son âme tous ces nobles penchants, le glorieux apanage de l'homme: la justice, l'honnêteté, la loyauté, l'honneur, la bravoure, la générosité, la bonté."

L'éducation, comme le développement de tout être, doit se conformer à la nature de l'être à développer. On n'élève pas un enfant comme on dresse un cheval. La différence des facultés, des aptitudes, diversifie le mode d'éducation. Ici, comme d'ailleurs en tout genre d'opération, la fin commande les moyens.

La fin de l'enfant, être doué d'intelligence et de volonté, sera la connaissance du vrai, l'amour du bien. Les parents, soit par eux-mêmes, soit par quelqu'un de leur choix, jouissent donc du droit naturel de nourrir l'âme de leur enfant, au même titre que de celui d'alimenter son corps.

Ordinairement l'enfant puise les rudiments de la vérité au sein de la famille. Dans le sourire et les caresses de sa mère, les premiers mots qu'elle lui apprend à balbutier, les objets qui l'entourent, les exemples qui frappent continuellement ses regards, l'enfant, éveillé de bonne heure à la vie des sens, aspire, ainsi que le lait qu'il suce, les premières gouttes de vérité. Les parents suffisent, même ne sont remplacés qu'avec désavantage, dans cette œuvre de première éducation. A défaut de science, d'entraînement pédagogique, la mère trouve dans son cœur, dans l'amour du bien de son enfant, un instinct, comme un flair plus infaillible que les méthodes les plus éprouvées.

Elle le regarda: — Chez toi? — Oui, si tu veux me voir avant une semaine. Tu comprends, je viendrais bien, mais j'ai peur pour nous deux... Je l'aime tant. Ne veux-tu pas voir comment je vis? L'absent paraît toujours plus près quand on connaît tous les détails de son installation. Est-il possible que tu ne veuilles pas me rendre le plus heureux des hommes? Il ne faut pas avoir peur; personne ne te verra, personne ne te reconnaîtra. Tu entreras chez moi une minute, tu te laisseras regarder et tu partiras aussitôt.

— Je ne puis pas, dit Varia, je ne sors jamais seule... — Pour cette fois, tu sortiras. Tu sauras l'y prendre. Voici mon adresse... H jeta sa carte sur la table.

— Demain, à deux heures, tu seras chez moi, sans observations, ajouta le ténor en plaisantant, et l'embrassa avec tant de chaleur qu'elle dut promettre.

— A demain, dit-il. — Comment! Tu l'en vas déjà! — Oui, je ne veux pas que les tiens me voient! Elle eut peur elle-même que la princesse ne revint et ne trouvât Alexandre Jacovévitch.

— Oui, dit-elle, va, mon chéri, je t'aime tant! Toute la journée qui suivit cette scène Varia fut troublée.

Mille sentiments, mille impressions se succédaient dans son cœur, et son esprit fut le jouet de pensées insaisissables. D'abord elle fut fière de ce qu'elle allait chez Gutchtal. Cela lui paraissait comme une action d'éclat, comme la marque d'une complète indépendance vis-à-vis de la princesse. Je vais voir ces pièces où il habite, où il pense et souffre, songait-elle; et, dans son imagination, passait rapidement le beau visage du ténor, tantôt

plein de vie, tantôt avec une expression de réverie et de tristesse.

Elle avait peur de parler, de paraître devant les autres, croyant que le changement qui s'était produit dans son âme se reflétait dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses mouvements. Sa propre voix lui faisait peur, résonnait étrangement; des notes nouvelles s'y entendaient; elle s'interrompait parfois au milieu d'un mot... elle ne pouvait l'achever. Vite! vite demain, pensait-elle; le voir! Alors je me calmerai! Je ne craindrai plus pour moi. A présent je ne suis plus moi, parce que j'ignore par quel moyen je réussirai à aller chez lui. Si ma tante le sait, je serai grondée, et tout sera perdu.

Elle commença à hésiter: faut-il y aller? Mais elle se rappela comment lui parlait, la regardait, l'embrassait Alexandre Jacovévitch quand il la suppliait d'aller le voir. Une sensation de grisierie incompréhensible l'étreignait de nouveau des pieds à la tête, rendait obscures toutes ses pensées, à part une seule, à part la pensée qu'elle ne pourrait vivre sans lui. Si elle l'avait pu, elle se serait précipitée tout de suite chez lui, indifférente aux conséquences de son acte.

De quelle façon? De quelle façon? se demandait Varia, tréssillant nerveusement, ne sachant à quoi se décider. Elle marchait dans sa chambre, d'un coin à l'autre, comme un petit ours cherchant la sortie de sa cage. Elle ne trouvait pas de réponse, et cela ne faisait que l'énerver, augmentant son désir d'aller chez Gutchtal, ne fût-ce qu'un moment. A chaque instant elle remontait le cours de sa pensée, mais elle le brisait elle-même, le reportant sur le ténor, sur sa beauté, sur son sourire charmant, sur ses baisers qui brûlaient comme du feu.

Les Rhumes

devraient être "saisis avant d'éclore", car s'ils sont négligés, les résultats qui en découlent peuvent être sérieux. Plusieurs cas de congestion, de pneumonie et autres maladies fatales, découlent de leur commencement à un rhume. Au premier symptôme d'un rhume, protégez-vous même en nettoyant soigneusement votre système avec quelques doses de

THEDFORD'S Black-Draught

la véritable poudre végétale pour le foie. M. Chas. A. Rayland, de Madison Heights, Vie., dit: "Je me suis servi de Theford's Black-Draught pour des congestions d'estomac, indigestion et rhumes, et j'ai trouvé que c'était la meilleure médecine dont je me suis jamais servi. Il m'a permis de continuer à travailler." Insistez pour le vrai et le bon signal de Theford.

Arrive l'instant où la plupart des parents, faute d'instruction ou de loisir, sont incapables de parfaire eux-mêmes l'éducation de leurs enfants. Perdront-ils leur droit naturel? Depuis quand l'incapacité pratique d'exercer un droit par soi-même, prive-t-elle du droit de l'exercer par un autre? S'il en était ainsi, dans quelle fâcheuse situation l'autorité ne se verrait-elle pas soulevée! Le principe même de délégation est ici en jeu. (A Suivre.)

L'ORPHEUM

Lundi l'Orpheum a ouvert ses portes pour la saison 1914-1915. Le directeur général, Charles E. Bray, qui a introduit dans notre ville le vaudeville de luxe, a assuré au directeur local Arthur B. White que la guerre européenne ne fera aucun tort au vaudeville américain. Mais au contraire l'aidera, beaucoup d'artistes cherchant à être engagés en Amérique, les théâtres étant fermés en Europe. Le programme de la semaine est des plus choisis; sont engagés: Princesse Radjah, créatrice de danses orientales telle que "Cléopâtre" et "La chaise Arabe". Les merveilleux Manchouviens de Chevalier, qui se balancent suspendus par leur tresses et font des exercices remarquables. Charlie Howard et Co., un mélange de chants et danses. Ray Raymond et Florence Bain, dans la comédie-farce: "L'Orpheum". Violinsky, génie excentrique musical. Paul Nevins et Ruby Erwood, nègres comiques. Leitzel la merveille de l'air. Les voyages autour du monde avec les photographes du circuit de l'Orpheum, et les concerts de l'Orchestre sous la direction du Prof. E. E. Tosso.

Deux représentations seront données tous les jours en matinée à 2:15 et en soirée à 8:15 aux prix populaires habituels.

Récits de Combats

UNE RECONNAISSANCE MOUVEMENTEE.

Un de nos amis vient de recevoir de son fils, maréchal des logis de cavalerie légère, une lettre où ce dernier raconte une escarmouche à laquelle il a pris part. Cette escarmouche n'a aucune importance au point de vue stratégique, mais elle témoigne du mordant, de l'esprit d'initiative et de l'entrain de nos soldats. Elle s'est produite en territoire ennemi, à une dizaine de kilomètres de la frontière, près d'un village que nous ne désignerons pas, pour obéir aux justes instructions de l'état-major.

Donc, notre sous-officier écrit: Vendredi je suis parti de X... (ici le nom du village) avec mon peloton pour explorer un bois distant d'une demi-douzaine de kilomètres.

Au détour d'un chemin, nous avons aperçu une clairière, au milieu de cette clairière une ferme, et à la grande porte de la ferme... (ici le nom d'un corps de cavalerie allemand) qui avait mis pied à terre.

Aussitôt notre plan a été fait. Le lieutenant a pris avec lui la moitié du peloton pour aller faire un détour et revenir à la ferme par derrière. Moi, j'ai gardé le reste pour attaquer par devant.

Au bout de quelques minutes, nous avons bondi vers la maison. Au bruit de la galopade, les Allemands cachés dans la ferme se sont précipités sur leurs chevaux rassemblés dans la cour. Quelques-uns ont pu sauter en selle et prendre la large. Les autres nous ont tiré dessus à coups de carabine.

A ce moment mon lieutenant est tombé de cheval, la jambe fracturée.

— Ne faites pas attention! s'est-il écrié. Entrez dans la ferme. Et nous avons fait irruption dans la cour. Les Allemands se sont réfugiés dans l'étable, et là, cachés derrière le bétail, ils ont continué à décharger sur nous leurs pistolets. Ayant reconnu le sous-officier qui avait blessé mon lieutenant, j'ai marché sur lui. Il s'est accroupi derrière une vache. J'ai tiré deux coups de revolver; l'animal s'est effondré contre le mur, immobile; l'Allemand m'a crié: "Je me rends!"

Au même instant, mon lieutenant, qu'on venait d'apporter, m'a crié: "Ne le tuez pas!"

Bref, nous avons désarmé nos prisonniers, tandis que certains barricadaient les six issues de la ferme. Sage précaution, car cinq minutes plus tard un fort groupe d'Allemands, prévenus par les premiers fuyards, arrivaient au galop. Nous les avons reçus par une vive fusillade qui n'a pas duré moins de vingt minutes. Pour ma part, j'en ai abattu quatre.

Entre temps, un brigadier et un homme étaient partis à toute bride pour X... afin de chercher du renfort, car en se rendant le sous-officier allemand m'avait dit que de l'infanterie ennemie se trouvait à 2 kilomètres de la ferme.

Enfin ce renfort est arrivé et a pris la direction dans laquelle se trouvait cette infanterie.

Quant à moi, j'ai ramené mon peloton à X... avec le lieutenant blessé et les prisonniers. Je me suis adjugé le revolver du sous-officier allemand et un de mes amis a gardé la lognette.

Le capitaine était content.

LA VOIX DU MORT.

Un artiste lyrique un fort ténor américain, vient de mourir en laissant à ses confrères un bel exemple d'ordre et de prévoyance. Aux jours de ses triomphes, il avait fait enregistrer, au phonographe, ses morceaux les plus applaudis: chants profanes, chants sacrés, et, parmi ces derniers, toute une admirable partie vocale de la messe des morts.

Et c'est sur son expression volontaire, durant la cérémonie religieuse, le phonographe fut placé derrière l'autel. Et le ténor put encore une fois se faire entendre et s'adresser une hymne funèbre pour la paix de son âme.

La voix du défunt, au dire des assistants, était d'une rare puissance et son succès fut très grand. On n'est jamais si bien servi que par soi-même.

UN NAVIRE DE LA CROIX ROUGE.

Dépeche Spéciale à l'Abéille. New-York, 7 sept. — Le steamer "Red Cross" ayant à son bord des médecins et des infirmières, partira mardi pour l'Europe.

Edition Hebdomadaire de "l'Abéille"

Nous publions régulièrement le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abéille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons soude dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

HYDROTHERMASSE

Procéde scientifique de bains d'eau chaude et de massage. Meilleure que toute autre au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi. Messieurs de 8 heures à 8 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, manipulation, dorsothérapie, \$1.00 par mois. Douche et massage, 50c. 25 pour 10. Lecours de natation.

728 rue Gravier. M. et Mme ROBERT OSBORN. 10 mai-1 an

L'UNION FRANÇAISE

Réouverture de l'école gratuite pour filles, de l'Union Française, 328, rue N. Ramparts, le lundi 14 septembre. Le Français et l'Anglais sont enseignés par des professeurs compétents. Le cours d'Anglais est le même que celui des écoles publiques.

Ouverture de l'Ecole Gratuite de Garçons de la Société du 14 Juillet

Le Lundi, 14 Septembre

Facétien de l'Abéille de la Nlle-Orléans

No. 21 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

— Oui, c'est trop long, dit-il. Peut-être dans un an ou deux pourrons-nous nous marier, mais à présent il n'y faut pas songer. Tu le comprends toi-même, si nous disons une parole, on nous séparera, on te défendra de me voir. Voilà ce que nous gagnerons.

— Un an? Non, cela est impossible. Je serai morte avant.

Elle écarta nerveusement la main du ténor, qui lui enserrait la taille et, toute émue, s'approcha de la fenêtre. Varia ne comprenait pas ce qui se passait en elle; elle sentait un trouble la gagner, perdait la faculté de penser.

— Un an! Deux! Un an! Deux! répétait-elle tout bas, suivant la cadence du balancier de la pendule placée sur la cheminée. Dans ses oreilles grondait un bourdonnement lointain et confus, comme l'union de mille frémissements. Elle souffrait. Il lui semblait que tout, autour

d'elle, révélait l'expression d'une indifférence complète à son chagrin. En face des fenêtres passa une dame en voiture. Elle s'en va, pensa Varia, gaie, peut-être, heureuse, et ne soupçonne pas ma souffrance... Elle ne me connaît même pas... Elle a un vilain chapeau... à l'ancienne mode... Pourquoi le valet de cour s'envolpe-t-il ainsi dans sa pelisse? Il doit faire froid... C'est étonnant... hier il faisait tiède... deux degrés seulement... on dit... que le climat est malsain, malsain à Pétersbourg! Soigneur! Que je suis malheureuse!

Gutchtal la regardait attentivement. Personne encore ne lui avait pu comme Varia, surtout maintenant. Il s'approcha d'elle.

— Varia! Ma vie, ma joie, j'ai dit-il, et il voulut l'enlacer.

Elle tressaillit et le repoussa.

— Que veux-tu? dit-elle d'une voix lourde; ne vois-tu pas que je deviens folle? Ne m'approche pas, tu me fais mourir!

— Si quelqu'un doit mourir, eh! bien c'est moi! répliqua le ténor avec chaleur, puisque tu me repousses.

Silencieusement, Varia, sans regarder le ténor, déshiquetait son mouchoir de batiste.

— Tu n'as pas cessé tout à coup de m'aimer, continuait Gutchtal. Tu suis-je devenu odieux parce que je ne t'ai pas menti, que je t'ai dit franchement qu'il nous reste encore longtemps à souffrir? Tu ne t'y attendais pas, cela te fait mal. Et à moi, crois-tu que cela me fasse du bien? A cause de ta souffrance, tu ne veux plus me voir. Tu ne comprends pas que je suis maintenant l'homme le plus malheureux du monde, de voir que tu te tourmentes au sujet de mon amour. Est-ce que je ne pense pas à cela? Au contraire, je te dirai sincèrement que je ne pourrai vivre deux ans sans toi. Je mourrai auparavant, et ces deux ans vont devenir une éternité... Varia!

Elle ne prononça pas une parole; mais se retournant doucement, elle lui mit les mains sur les épaules et le regarda dans les yeux.

Le ténor continuait, s'efforçant de donner toute la passion possible à sa voix. — Evidemment, on dit qu'il faut être raisonnable... Nous aurions dû nous souvenir que, dans un an ou deux, nous serons heureux, inséparables... Nous pourrions nous aimer au grand jour... Personne n'aura à s'occuper de notre amour, et nous n'aurons pas à nous occuper des autres, parce qu'en dehors de notre sentiment le monde n'existera pas pour nous.

— Tais-toi! lui cria-t-elle; et elle lui mit ses bras autour du cou.

— Il la serra contre lui et se mit à lui couvrir les lèvres de baisers, contemplant son admirable beauté. Varia ferma les yeux et se laissa embrasser; elle aurait voulu mourir... avec lui... tout de suite.

Le ténor fut tout à coup illuminé par une idée.

— Varia, dit-il, tu sais, je ne viendrai pas ici pendant plusieurs jours...

— Qu'as-tu? s'écria-t-elle avec frayeur; pourquoi?

— Parce qu'autrement nous nous trahirions. Moi, en tout cas, sûrement.

— Peu importe; pleurait presque Varia; cela m'est égal, pourvu que tu viennes.

— Alors... nous risquons beaucoup... Non! il vaut mieux attendre une semaine.

— Je t'en prie, je t'en prie! Ne me quitte pas, suppliait Varia; je ne peux plus vivre sans toi. Je t'aime tant que les autres me paraissent odieux parce qu'ils ne sont pas toi.

— Alors, viens chez moi, lui dit Gutchtal, entre deux baisers.

Elle le regarda: — Chez toi? — Oui, si tu veux me voir avant une semaine. Tu comprends, je viendrais bien, mais j'ai peur pour nous deux... Je l'aime tant. Ne veux-tu pas voir comment je vis? L'absent paraît toujours plus près quand on connaît tous les détails de son installation. Est-il possible que tu ne veuilles pas me rendre le plus heureux des hommes? Il ne faut pas avoir peur; personne ne te verra, personne ne te reconnaîtra. Tu entreras chez moi une minute, tu te laisseras regarder et tu partiras aussitôt.

— Je ne puis pas, dit Varia, je ne sors jamais seule... — Pour cette fois, tu sortiras. Tu sauras l'y prendre. Voici mon adresse... H jeta sa carte sur la table.